

# SUR L'ÉTAT ACTUEL DES MATHÉMATIQUES SUPÉRIEURES EN GRÈCE

Autor(en): **Hatzidakis, N.-J.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **L'Enseignement Mathématique**

Band (Jahr): **3 (1901)**

Heft 1: **L'ENSEIGNEMENT MATHÉMATIQUE**

PDF erstellt am: **22.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-4667>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

SUR L'ÉTAT ACTUEL  
DES  
MATHÉMATIQUES SUPÉRIEURES EN GRÈCE

---

Comme toute la vie scientifique et littéraire, les mathématiques ne comptent, en Grèce, qu'un âge d'à peine soixante-dix ans. Et encore, ce n'est point dans des conditions favorables qu'elles ont vécu ; l'État ayant toujours été pauvre et les nécessités matérielles énormes (il fallait, en effet, créer tout du *néant*), les gouvernements se sont très peu occupé des mathématiques, qui, par conséquent, n'ont fait que végéter jusqu'aux derniers temps. Ce n'est que depuis la création de l'unique Université à Athènes (1837) que les mathématiques supérieures firent une nouvelle rentrée dans leur antique patrie.

Mais on conçoit sans peine que les cours professés alors à l'Université n'étaient pas d'un niveau bien plus élevé que celui d'un cours de mathématiques spéciales d'un lycée ordinaire : *un peu* de Géométrie analytique et d'Algèbre, *quelques leçons* sur le Calcul différentiel et intégral, *deux mots* de Mécanique rationnelle. Il va sans dire qu'il y avait un manque absolu de livres, les étudiants étant forcés de recourir aux livres français, qu'ils ne comprenaient même pas bien, le français étant enseigné très mal et très peu dans les *gymnases*.

Aujourd'hui, heureusement, nous sommes loin de ces temps-là. Quoique très lentement, à cause du manque de soutien gouvernemental, les mathématiques se sont cependant élevées, et l'état actuel, quoique, à vrai dire, point brillant encore, fait cependant naître l'espérance que bientôt la Grèce comptera, parmi les nations civilisées, sinon pour une des premières au point de vue mathématique, du moins à un rang qui ne sera pas le

dernier. Je vais exposer brièvement, dans les lignes suivantes, ce que nous avons aujourd'hui et ce que nous devons (et, je crois, avec un peu de bonne volonté, ce que nous pouvons) acquérir.

*Institutions où l'on enseigne les Mathématiques supérieures :*

1) *Université d'Athènes* (la seule de l'État). — Il y a quatre chaires de mathématiques pures, une d'Astronomie. Mais, actuellement, deux de ces quatre chaires mathématiques restent vacantes depuis quelques années, les deux autres étant occupées par MM. Jean Hatzidakis et Cyparissos Stéphanos. L'on conçoit que deux professeurs seuls, malgré tout le zèle possible, ne suffisent pas à enseigner tout ce qui est nécessaire à l'Université. C'est ainsi que plusieurs branches de la science, par exemple la théorie des fonctions elliptiques, n'y sont nullement enseignées ; d'autres le sont incomplètement (par exemple le Calcul des variations).

La Géométrie analytique et l'Algèbre supérieure appartiennent à M. Stéphanos, l'Analyse et la Mécanique rationnelle à M. Hatzidakis.

Mais, à cause du manque de professeurs, il se produit encore un autre inconvénient ; c'est que les étudiants sont parfois forcés d'attendre une ou même deux années pour suivre les cours qu'ils doivent suivre, ne pouvant pas assurément écouter, par exemple, un cours de Mécanique rationnelle, sans avoir d'abord suivi un cours d'Analyse. Mais, avec tous ces défauts, les cours qui y sont maintenant professés sont à peu près au niveau de toute Université. On y enseigne assez largement l'Algèbre, la Géométrie analytique, le Calcul différentiel, le Calcul intégral (avec un peu de Calcul des variations), la Mécanique rationnelle. Il y a maintenant des livres grecs, assez étendus, de Géométrie analytique, de Calcul différentiel, de Calcul intégral, une « Introduction à l'Algèbre supérieure », et les autres qui manquent seront probablement vite édités. Il y a deux séminaires à l'Université, l'un pour l'Algèbre et la Géométrie (M. Stéphanos), l'autre pour l'Analyse (M. Hatzidakis), où les étudiants s'exercent aux applications des théories.

Ce qui est triste, c'est que ces jeunes gens, après avoir subi leur

examens, deviennent d'ordinaire des professeurs aux gymnases, où ils oublient habituellement les mathématiques supérieures, pour s'occuper exclusivement des mathématiques secondaires qu'ils doivent y enseigner. L'existence d'un journal mathématique grec, même élémentaire, élèverait sans doute le niveau scientifique de tous ces professeurs, mais à la condition que le gouvernement récompensât matériellement et moralement ceux qui y prendraient part. On a beau faire publier un journal, quand il n'y a presque pas de lecteurs, il faut toujours qu'une récompense soit en vue, pour qu'on fournisse plus de travail qu'on n'est forcé de le faire ; cela est dans la nature humaine. Quant à trouver des hommes capables de diriger un tel journal, qui, sans doute, n'aurait pas pour but unique, du moins au commencement, de *cultiver* la science, mais plutôt de répandre les notions acquises et de faire naître un goût pour la science, il y en a : ce n'est que l'appui du gouvernement qui manque. Même maintenant, quelques travaux mathématiques, recherches, etc., se publient dans une ou deux Revues existant ici, mais tout cela n'est pas organisé.

Avant cette lacune, il y aurait à combler celle des professeurs. Les deux chaires vacantes devraient être remplies, et même une au moins devrait être encore créée. Il faudrait introduire au programme des branches entières qui maintenant n'y figurent pas : les fonctions elliptiques, abéliennes, etc., la théorie générale des fonctions, la théorie des nombres, etc. Après ces améliorations, *et seulement après elles*, l'Université athénienne pourrait subir la comparaison avec une Université des pays savants.

2) En dehors de l'Université, les institutions où l'on enseigne les mathématiques supérieures sont : l'Ecole Militaire supérieure, l'Ecole Polytechnique, l'Ecole Navale. Dans la première, les cours de mathématiques sont plus étendus que dans les autres. On y enseigne la Trigonométrie plane et sphérique, l'Algèbre supérieure, le Calcul différentiel et intégral et la Mécanique rationnelle. Dans les autres écoles, l'enseignement mathématique est plus superficiel, à cause du manque de temps peut-être. C'est surtout le niveau de l'Ecole Navale qui est le plus bas et qui devrait bien être un peu relevé.

Revenons maintenant à la question générale du mouvement mathématique en Grèce. Dire qu'il est nul, ce serait peut-être un peu exagéré, mais pas trop loin de la vérité. Une difficulté presque insurmontable pour quiconque voudrait sérieusement s'occuper de la science, c'est la presque impossibilité d'être au courant du mouvement mathématique international. La Bibliothèque nationale, en général pauvre en livres, l'est surtout en mathématiques ; excepté deux ou trois grands journaux, aucun de la foule de ceux qui paraissent dans toutes les langues du monde ne parvient jusqu'ici. Quant à des livres, etc., on achète bien 20, 30 volumes par an dans la bibliothèque du séminaire, mais qu'est-ce que cela peut faire, quand, surtout, on n'a pas déjà formé une collection des ouvrages plus anciens ? Il faudrait donc, pour faire avancer la science, d'abord dépenser une somme *considérable* pour compléter et tenir à jour, autant que possible, la bibliothèque mathématique, et ensuite créer, dans le nouveau bâtiment magnifique de la Bibliothèque nationale, une salle de lecture réservée spécialement aux mathématiciens et aux physiciens. On ne doit pas penser qu'un mathématicien, et surtout ici, pourrait suppléer au manque de livres en achetant pour son compte. Il est impossible, à moins d'être riche (et les riches ne sont pas des mathématiciens, et *vice versa*), de pouvoir acheter *tous* les journaux et livres mathématiques, même d'une seule branche.

En outre, pour le mathématicien d'ici, il y a un défaut presque total de *milieu* scientifique, pas ou presque pas de confrères, avec qui l'on pourrait parler, discuter, apprendre ; si l'on a fait quelque travail, il faut l'envoyer à un journal étranger, car l'écrire en grec ne sert presque à rien, à cause du manque de lecteurs.

Enfin, les étudiants n'ont pas encore su, dans leur propre intérêt, fonder une société entre eux, à l'instar des *mathematische Vereine* de l'Allemagne, où l'on apprend en même temps que la science, à se connaître mutuellement, et où l'émulation est fort stimulée.

Ce sont là, sans doute, de tristes vérités, mais elles n'en sont cependant pas moins des vérités. En outre, ce n'est qu'en faisant bien le diagnostic d'une maladie, que l'on est à même de la guérir, si elle est guérissable ; or, dans le cas qui nous occupe, elle l'est, bien heureusement.